

27

POPE  
—  
ESSAI  
SUR  
L'HOMME

9



PR3627  
A4  
1736

150

P82

173

c

-

701

p. 105

P826

1736

c



1080029983

840  
11

ESSAI  
SUR  
L'HOMME,  
PAR M. POPE.

Traduit de l'Anglois en François

*Edition revue par le Traducteur.*

---

The proper study of mankind is MAN;  
*L'étude propre de l'Homme est l'HOMME.*

---

A LONDRES, chez PIERRE  
DUNOYER, à la tête d'*Erasme*  
dans le Strand.

A AMSTERDAM, chez  
JEAN FREDERIC BERNARD.



BIBLIOTECA UNIVERSITARIA  
ALFONSO REYES  
FONDO SALVADOR TOSCANO

---

LONDO  
M. DCC. XXXVI. TOR TOSCANO

29545

97744

PR 3627

A4

1736



LONDON  
FOR TOSCANO

---

---

# PREFACE

DU TRADUCTEUR,

**M**ONSIEUR POPE s'étant proposé d'écrire sur la vie & les mœurs de l'homme, a cru devoir considérer d'abord l'homme en général, sa nature & son état. Il est nécessaire pour prescrire des devoirs & établir des préceptes, ou pour examiner la perfection ou l'imperfection de quelque créature que ce soit, de con-

A ij

noître premièrement quel-  
le est la condition & quels  
sont ses rapports, quelle est  
la fin & quel est l'objet de  
son existence.

La science de la nature  
humaine, ainsi que toutes  
les autres sciences, se ré-  
duit à un petit nombre d'i-  
dées claires. Il n'y a pas  
dans ce monde beaucoup  
de vérités certaines. Il en  
est de l'anatomie de l'esprit  
comme de celle du corps: il  
est plus utile de s'appliquer  
aux parties les plus sensi-  
bles & les plus faciles à  
percevoir que d'étudier de  
petits vaisseaux & de petits  
nerfs qui échappent aux ob-

servations. Ce sont néan-  
moins sur les objets de cet-  
te nature que roulent des  
disputes qui servent bien  
moins à augmenter la théo-  
rie de la morale, qu'à en  
diminuer la pratique. En  
conséquence de ces obser-  
vations, M. Pope s'est pro-  
posé de laisser les choses  
inintelligibles, de tenir un  
sage milieu entre des doc-  
trines tout-à-fait opposées,  
& de former un système de  
morale avec un mélange de  
température qui ne nuisît  
point à la solidité; système  
aussi court que bien digéré.

Ce qu'il a publié consis-  
te en quatre Epîtres. C'est

une idée générale de l'homme, où il n'y a que les plus grandes parties de tracées, leur étendue, leurs limites, & leurs connexions. Il a donné à ces quatre Epîtres le titre de premier livre, & il en annonce un second qui renfermera des particularités plus susceptibles d'agrément. Il ne fait dans celui-ci qu'ouvrir les fontaines & préparer les canaux: dans l'autre il en suivra le cours & les détours.

Voilà ce que l'extrait de la Préface qu'il a mise lui-même à la tête de ses Epîtres, m'a fourni. Ces Epîtres sont écrites en vers, &

elles sont adressées à Henri Saint Jean Lord Bolingbroke, à qui personne ne refuse l'aveu d'une supériorité de génie & de talens. M. Pope l'a loué sans être flateur; ceci est une exception aux Poètes & aux dédicaces.

Le sujet est d'une métaphysique abstraite & délicate, où l'on peut aisément perdre le fil des inductions & les liaisons des rapports & des différences. La manière d'ailleurs dont les idées sont exposées est extrêmement concise: ce n'est pas sans raison. Car en même tems que par la briève-

ré de l'expression les choses deviennent plus faciles à être retenues, on devient plus propre à en conserver le souvenir, à proportion du degré d'attention que la précision requiert du Lecteur. Je n'alléguerai pas que le but de cet ouvrage est plus d'instruire que de plaire. Le plaisir s'y trouve, mais il veut être recherché, & des réflexions de retour l'amènent, ce qui en relève la sensibilité & augmente cette complaisance propre que l'on goûte dans la jouissance d'un tel plaisir.

Un plan raccourci de l'ouvrage en facilitera l'intel-

ligence à ces lecteurs trop indolens ou trop volages pour donner à la lecture de celui-ci toute l'application nécessaire & qu'il mérite.

La première Epître traite de l'homme considéré par rapport à l'univers. L'univers entier forme un système général qui nous est inconnu. Dans l'échelle des êtres, c'est-à-dire dans le rang & la progression des diverses créatures, il doit y avoir un être tel que l'homme, & par rapport à l'univers cet être n'est que partie d'un tout auquel il est relatif, quoiqu'il en ignore les rapports. L'ignorance lui est

donnée pour nourrir ses espérances : celles de l'Indien qui sçait & raisonne peu lui représentent un avenir conforme à ses idées. La mort, ce grand maître, en manifestera la vérité ; & nous défabusera de cet orgueil qui nous fait rapporter la totalité du grand système à la partie que nous en connoissons & qui est notre système particulier. De ce même orgueil naît l'idée d'une perfection chimérique que l'homme se plaint de n'avoir pas, & qu'il ne sçauroit avoir sans cesser d'être ce qu'il est, sans cesser d'être homme. Irrai-

sonnable, il souhaite de réunir les facultés des intelligences & des bêtes, quoiqu'incompatibles entr'elles, quoique peu convenables à sa nature. Il ne considère point que ses souhaits attaquent l'ordre général, qu'ils renversent cette gradation d'êtres & de facultés, d'où résulte la subordination de créatures à créatures, & de toutes à lui ; que c'est se révolter contre Dieu, l'auteur & le conservateur de tout, dont la providence infinie & la sagesse incompréhensible a donné à tous les êtres les facultés qu'ils doivent avoir, & les

a mis dans la place qu'ils doivent occuper. Pour réduire en peu de mots tout le sommaire de cette Epître, on y démontre le peu de fondement de cette opinion que l'orgueil suggère à l'homme, que tout soit fait pour lui; on y fait voir la folie & l'injustice de ces plaintes, lorsqu'il regrette les qualités qu'il n'a point, & qu'il envie celles des autres créatures: enfin on y justifie la providence attaquée par ces plaintes, en établissant cette vérité: **QUE TOUT CE QUI EST, EST BIEN.** C'est par là que la première Epître

se termine, & c'est la conséquence de tout ce qu'elle renferme.

La seconde Epître traite de la nature & de l'état de l'homme par rapport à lui-même considéré comme individu. Mr. Pope qui vers la fin de la première Epître a tracé un portrait poétique de la divinité, commence celle-ci par le portrait de l'homme. C'est un être d'une nature mixte, borné dans ses facultés, sujet à beaucoup de faiblesses: il est un mélange de passion & de raison, de vices & de vertus. C'est ce que l'auteur explique & dé-

veloppe dans tout le cours de cette Epître. En voici une courte déduction. Il y a deux principes de nos actions : l'amour propre & la raison ; l'un & l'autre sont également nécessaires. L'un fait agir & l'autre retient, & ces principes ont plus ou moins de force à proportion de la proximité de leur objet. Ils s'unissent en ce point final, de rechercher le plaisir & de fuir la peine. Les passions sont les modifications de l'amour propre ; elles sont les élémens qui composent l'homme, & qui par conséquent ne peuvent être dé-

truites, mais qu'on doit modérer. Des passions mêmes naissent les principes de nos vertus ; vertus distinguées des vices, quoiqu'elles en soient fort voisines, & qu'elles leur soient, pour ainsi dire, apparentées. L'homme est un cahos d'ombres & de lumières, qui ne peut être séparé, dit M. Pope, que *par le Dieu qui est en nous* ; c'est aussi l'expression d'Ovide, *est Deus in nobis*. Toutes nos passions, même nos vices, sont des instrumens de la providence, des moyens du bien général. L'Auteur insiste beaucoup sur ce principe qui résulte natu-

rellement de ce qu'il a établi dans la première Epître, où il a fait voir qu'on doit tout rapporter à la totalité de l'univers, & à l'être suprême n'agissant que pour une seule grande fin. En effet, des foiblessees que la sagesse de la providence a distribuées aux différens ordres, il en résulte leur dépendance, leur union, leur force. Des passions fortes accompagnent chaque état, & ce que la connoissance peut renverser, ces passions le relèvent. De cette sage distribution de foiblessees & de passions suit cette conséquence, que

Quoi-

QUOIQUE L'HOMME SOIT FOLIE, DIEU EST TOUTE SAGESSE. Toute la seconde Epître tend à prouver la vérité de cette maxime.

La troisième Epître traite de la nature & de l'état de l'homme considéré par rapport à la société. L'Auteur y envisage d'abord l'union & la relation générale de tous les êtres; les dépendances mutuelles de l'homme & de la bête, & leurs services réciproques: il traite ensuite des divers liens de société qui unissent les hommes entr'eux, & qui proviennent de notre nature, de nos besoins, de la

religion & du gouvernement. Grands objets qui font le sujet de cette troisième Epître. Il faut donner un peu plus d'étendue à ces idées. Le monde est un système de société : rien n'existe à part, rien n'est fait entièrement pour lui-même, ni entièrement pour les autres. L'homme engraisse l'oison : la luxure, son plaisir, sa vanité l'engagent à prendre soin d'un grand nombre d'animaux ; & ces animaux relativement à leur degré de connoissance sont au moins autant fondés à croire l'homme fait pour eux, que

l'homme l'est à croire la création faite pour lui. S'ils contribuent au bonheur de l'homme, l'homme ne contribue pas moins au leur. Il y a pour tous un bonheur mutuel. Chacun a un degré de connoissance qui lui est propre, & qui est proportionnel à son état. Si l'homme est pourvû de la raison, la bête est pourvûe de l'instinct : l'un & l'autre produisent également le bonheur de chaque individu : ils produisent les mêmes effets par rapport à la société. Ils marchent par des routes différentes vers le même but. C'est même l'in-

stinct qui forme-entre les hommes les premiers liens, la raison les resserre : ainsi la raison est guidée par l'instinct ; ainsi la passion & la vertu marchent par tout. Ce n'est pas que le premier état de la nature fût un état d'aveuglement , c'étoit au contraire le règne de Dieu ; & si depuis l'homme est parvenu aux arts, ce n'est qu'en suivant la nature & qu'en copiant l'instinct. Il a trouvé parmi les bêtes des modèles de sociétés & de gouvernemens. L'amour, les craintes & les besoins, furent les motifs qui engagèrent les hommes à les

établir. Le premier des gouvernemens fut celui des Patriarches qui étoient les Rois , les Prêtres & les Pères de leur état : leur fin apporta à leurs sujets à remonter à un premier Père, à un premier Etre ; ils l'aimèrent, ils s'aimoient entr'eux ; tout alors n'étoit qu'amour. C'est la crainte qui a établi la tyrannie ; la force aidée par la superstition , produisit la crainte ; les hommes devenus tirans & vicieux crurent dans des Dieux tirans & vicieux. L'amour propre aveugle fut le principe de ces maux, & le même amour propre éclai-

ré les rectifia, & aprit qu'un gouvernement fondé sur la violence ne peut subsister long-tems. De-là l'établissement des Loix qui sont fondées sur les besoins mutuels; & de-là l'établissement de cette vérité fondamentale, que pour l'amour de soi-même, il faut aimer les autres, & que par conséquent LE VERITABLE AMOUR PROPRE & L'AMOUR SOCIAL NE SONT QU'UN.

La quatrième Epître traite de la nature & de l'état de l'homme par rapport au bonheur. Mr. Pope y prouve que la vertu seule peut

faire, & fait ici-bas notre bonheur. Il commence cette Epître en s'adressant au bonheur d'une manière tout-à-fait poétique; il fait voir ensuite qu'il a été mal défini par les Philosophes. C'est un but auquel tous les hommes tendent par l'impulsion de la nature, & qu'ils doivent par conséquent pouvoir atteindre: & comme Dieu n'agit point par des loix particulières mais par des loix générales, & que toute la nature n'est qu'un seul système, le bonheur doit consister, non dans le bien d'un seul, mais dans le bien de tous;

le bonheur de l'un doit dépendre de celui de l'autre, & tout bonheur particulier du bonheur général. Il ne peut consister dans la possession des biens de la fortune qui pour l'ordre, la paix & le bien-être de la société doivent être inégalement distribués; la providence néanmoins balance cette inégalité par la crainte & l'espérance. On se fait une fausse idée de la nature des biens: ils ne consistent qu'en trois choses; la *santé*, la *paix* & le *nécessaire*. La vertu seule donne la paix & joint à la jouissance des deux autres, un plaisir que

le

le scélérat ne peut avoir; elle maintient même la fantaisie par la tempérance; un honnête travail peut lui donner le nécessaire: tous les avantages du vice, elle les fuit & les dédaigne. Les maux que l'homme vertueux peut essuyer sont des maux & des accidens que le hazard donne à tous, & quel'erreur seule peut accuser d'être des effets particuliers de la vertu. Ils sont dans l'ordre du grand système, & ce n'est que la folie qui puisse désirer que Dieu altère l'ordre général en faveur d'un particulier. Qui perd de vue ce grand

C

objet, se fait une idée fautive, également & de l'homme juste & du prix qui lui est dû. La vertu & le vice ont leur récompense & leur punition propre, le repos ou l'agitation de l'ame, l'approbation ou le reproche de la conscience. Le vice entraîne avec lui un levain qui empoisonne tout : richesses, dignités, naissance, grandeurs, renommée & même talens supérieurs, rien ne peut rendre heureux un homme vicieux. Il n'y a que la vertu seule qui puisse extraire du bien de tous les objets; elle seule peut faire goûter le bien sans le

mélange du mal. La vertu consiste dans l'amour de Dieu & celui du prochain. Ce n'est que l'amour de Dieu & celui du prochain, qui peut constituer un bonheur qui s'accorde avec le système général, qui s'accorde avec notre système particulier, & qui fasse dépendre tout bonheur particulier du bonheur général : propriétés caractéristiques de la véritable vertu & du véritable bonheur. Leur liaison & leur ressemblance prouve que LA VERTU SEULE FAIT ICI BAS NOTRE BONHEUR.

Il y a dans cet extrait, quoique long par rapport

aux bornes d'une Préface ordinaire, bien des liaisons de raisonnement qui sont omises, & réservées à l'attention du Lecteur. Il eût été à souhaiter qu'on eût fait cette Traduction en vers. Les Principes, les Maximes, les Préceptes frapperoient davantage, se retiendroient plus facilement: mais la richesse de la langue, & la flexibilité des règles de la Poésie Angloise rendent en cette Langue la versification beaucoup plus facile qu'elle n'est en François. D'ailleurs, il n'y a peut-être en Angleterre que M. Pope, à qui l'assujettissement de la

mesure & de la rime, loin d'être un obstacle à la brièveté & à la précision, puisse au contraire être un moyen de facilité. Par cette raison, quelqu'extraordinaire qu'elle paroisse, & par celle qui la précède, M. Pope a préféré la Poésie à la Prose. Sa précision est l'effet d'un art supérieur: elle donne beaucoup de force & de grace à des instructions qu'il étoit autrement difficile de produire sans être sec ou devenir ennuyeux. Ces raisons doivent faire connoître que l'ouvrage étoit très-difficile à traduire; la plupart des Anglois ne ba-

lancent point à le croire in-  
traduisible; & jepenſe qu'en  
effet toutes les Traductions  
que l'on en pourroit faire,  
ne ſçauroient être qu'infé-  
rieures à l'original. Si l'on  
trouve donc dans le ſtile de  
celle-ci quelque dureté,  
quelque mot hazardé, que  
ces raiſons en ſoient l'excuse.  
D'ailleurs on a cru de-  
voir ſacrifier la délicateſſe  
à l'exactitude & à l'énergie.  
Le Traducteur n'a eu d'au-  
tre objet que de faire con-  
noître, autant qu'il a pû;  
l'Ouvrage tel qu'il eſt; &  
ces ſortes de Traductions  
ont leur utilité particulière,  
en ce qu'elles ne déguifent

point le goût & le caractère  
des ouvrages d'une nation:  
car chaque nation a ſes  
mœurs, obſervation qu'un  
lecteur judicieux ne perd  
jamais de vue.

On a prétendu qu'il y  
avoit du Spinoſiſme dans  
cet eſſai ſur l'homme. La  
ſageſſe, la bonté, & la pro-  
vidence de Dieu, la dépen-  
dance de l'homme à l'égard  
d'un eſprit ſuprême & créa-  
teur, y ſont évidemment  
ſuppoſées & prouvées; ce  
qui eſt directement con-  
traire au ſiſtème de Spino-  
ſa. On n'a donc pû criti-  
quer que quelques expreſ-  
ſions; en ce cas, ces expreſ-

fions pour être trouvées vicieuses ont dû être séparées du corps de l'ouvrage, dont l'esprit en corrige l'abus. Epiloguer de la sorte, c'est agir contre les règles d'une saine critique; & même d'ailleurs on eût dû considérer qu'on ne doit pas interpréter rigoureusement & théologiquement des faillies & des efforts poétiques. Le P. Tournemine Jésuite, un des premiers hommes de lettres qu'il y ait en France, & reconnu pour juge compétent, soit comme théologien ou comme philosophe, écrivit au traducteur après avoir lû cet ou-

*du Traducteur.* xxxiiij  
 vrage, *il ne nuira qu'aux esprits corrompus qui tournent tout en venin; un esprit droit en tirera un bon suc, de grandes vues & des maximes utiles.* On croit ne devoir pas oublier ici ce qu'il marque dans la même lettre! *Je suis charmé de Pope; c'est un philosophe profond & un poète vraiment sublime.* Cela n'est pas moins à la louange de M. Pope, qu'à la justification de l'ouvrage qui a donné lieu à cet éloge.

Cette traduction a déjà été imprimée à Paris sur un manuscrit dont le désordre a donné lieu à un nombre de fautes. D'ailleurs on l'a-

xxxiv *Préface du Traducteur.*  
voit altéré en quelques en-  
droits pour des raisons dont  
le détail seroit inutile au  
lecteur. Ces motifs ont en-  
gagé le traducteur à faire  
imprimer à Londres, sous  
ses yeux, cette nouvelle  
édition.

ESSAI

---

---

ESSAI  
SUR  
L'HOMME.

---

ÉPITRE PREMIÈRE.

*De la nature & de l'état de  
l'Homme par rapport à l'Uni-  
vers.*

**R**EVEILLONS-NOUS ;  
Milord : laissons les pe-  
tits objets à la basse am-  
bition & à l'orgueil des Rois.  
Puisque la vie ne s'étend & ne  
se termine guères qu'à regarder  
ce qui nous environne & à mou-  
rir, parcourons donc au moins